



Journal des anthropologues

Association française des anthropologues

90-91 | 2002
Monnaies : pluralités – contradictions

Objets tabous et censure en ethnologie

Maurice Duval



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/2169>
ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2002
Pagination : 417-429
ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Maurice Duval, « Objets tabous et censure en ethnologie », *Journal des anthropologues* [En ligne], 90-91 | 2002, mis en ligne le 22 février 2009, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jda/2169>

Ce document a été généré automatiquement le 21 avril 2019.

Journal des anthropologues

Objets tabous et censure en ethnologie

Maurice Duval

- 1 Cet article relate les problèmes posés par une recherche que j'ai menée sur la secte du Mandarom¹. Cela n'aurait aucun intérêt s'il s'agissait d'exposer mes déboires personnels. Par contre, il me semble intéressant de montrer qu'il existe, pour une partie de la profession, des objets tabous, c'est-à-dire des objets sur lesquels on préfère ne pas connaître la réalité. C'est ce que je tente de montrer dans ce texte en faisant l'analyse de cette expérience et en tirant la sonnette d'alarme, car cette situation est malsaine. Il va sans dire que cette recherche a été conduite avec toute la rigueur qui s'impose, d'autant plus qu'il s'agissait d'un objet des plus sensibles.
- 2 Depuis quelques décennies, dans de nombreux pays occidentaux, les différences langagières, vestimentaires, etc., tendent à s'abolir pour laisser place à des pratiques de plus en plus uniformisées, à un français de la classe moyenne, pour ne pas dire à un français moyen, qui devient le paradigme des français, transcendant les classes sociales et les différences de culture. Ce nivellement est assorti d'une idéologie fortement intériorisée et nous sommes loin de l'époque où chacun, ouvrier (en bleu de travail), appelé du contingent (en uniforme), employé (en cravate), membre des professions libérales (privilégiant le nœud papillon), etc., montrait son appartenance sociale par la tenue, le langage, la gestuelle, etc., même si toute trace sociale ne peut être effacée. Sur le plan de la pensée, un mécanisme semblable est à l'œuvre : une pensée dominante s'installe et même si elle recèle quelques variations, elles sont parfois tellement mineures qu'on finit par ne plus les percevoir, sauf exception. En effet il convient de moduler ce propos au moment où de nouveaux mouvements sociaux émergent, dont certains semblent puissants. Mais les intellectuels qui suscitaient le débat ont disparu et n'ont pas été remplacés, sinon par les débats télévisés. Les livres mêmes qui permettaient de penser avec un esprit critique ne sont plus lus. Au centre de ce consensus mou, la grande victorieuse est la pensée unique, autrement dit l'absence de pensée. Dans ce contexte, il est normal que certains ethnologues n'échappent pas au moule dominant et ils optent eux aussi pour cette non pensée. A leur décharge, il est vrai qu'à moins d'avoir un sens

critique développé – ce qui devrait être l'essence de toute pensée intellectuelle – ceux qui n'ont pas effectué une recherche sur un objet donné, n'ont pas, par définition, rompu avec le sens commun à propos de cet objet. Il est donc normal, d'une certaine manière, qu'ils aient des difficultés à entendre le résultat d'une étude qui leur propose de rompre brutalement avec le sens commun, c'est-à-dire d'admettre qu'ils ont pensé faussement cet objet jusqu'à maintenant. Ce qui donne raison à P. Bourdieu lorsqu'il écrit que la production d'une opinion en propre n'est pas accessible à tout un chacun (Bourdieu, 1980). Conformément à la tendance de notre période, on aura remarqué que chez les ethnologues, certains sont enclins à normaliser à outrance la discipline, qui n'échappe pas à cette standardisation tendancielle. Il n'y a plus beaucoup de débats contradictoires entre différentes conceptions depuis fort longtemps. Le plus souvent les chercheurs aiment leurs objets d'étude ; il m'est même arrivé de constater que l'un d'eux avait systématiquement une poussée de fièvre liée à son émotion dès qu'il arrivait sur son terrain africain ! Sans vouloir céder à la mode de la psychologisation, on ne peut s'empêcher de penser ici à quelques belles pages de Devereux (1980). Lorsque les populations étudiées sont victimes de maux divers, les chercheurs les défendent individuellement dans le cadre de leurs travaux ou collectivement dans un contexte associatif ; cela est surtout vrai pour les peuples exotiques. Il y a donc parfois une sorte de devoir d'amour à l'égard de son terrain, ce qui amena un éminent collègue à me dire : « Je ne pourrais pas faire l'étude que tu conduis sur le Mandarom parce que moi, j'ai besoin d'aimer les gens que j'étudie » ! Ce qui ne l'empêcha pas de me reprocher quelques mois plus tard de marquer de la sympathie pour certains adeptes que j'étudiais. Ce propos ne manque pas d'intérêt, outre qu'il dit explicitement ce devoir d'amour de l'objet, il énonce aussi et surtout l'idée, avant toute expérience, avant même que la recherche ne soit effectuée, qu'il ne pourrait aimer ces gens, autrement dit, que ces hommes et ces femmes sont peu recommandables, et qui plus est, **que cette idée ne saurait être modifiée par la connaissance de la réalité empirique.**

- 3 Il faut toutefois distinguer les terrains exotiques et les terrains d'ici, opposition qui débouche encore parfois sur une valorisation des études en zones exotiques au détriment de celles-là. Or, même s'il arrive que les objets contemporains surprennent, il n'en sont pas pour autant des sous-produits de la discipline, car ce qui compte c'est la démarche, la rigueur et la distance dans la construction de l'objet, plus que l'objet en soi. Pourtant, l'étude de la divination dans une société amérindienne emportera une plus grande approbation qu'un travail sur la divination astrale chez nous, phénomène qui mériterait cependant que l'on s'y penche au vu du nombre d'adeptes de cette pratique, avec la plus grande distance évidemment, et celle-ci tant pour la divination pratiquée ailleurs que pour celle pratiquée ici. Il n'est pas rare que les ethnologues refusent ici ce qu'ils acceptent ailleurs, parce que cela vient de l'ailleurs justement (dans une représentation de l'Autre qui ne va pas sans poser des problèmes éthiques qu'il serait bon d'analyser un jour). J'ai retrouvé tous ces aspects dans l'expérience ethnologique que j'ai vécue en étudiant le groupe controversé du Mandarom. Après tout, pourquoi cet objet serait-il tabou ? C'est un phénomène social important, au centre d'un questionnement récurrent, suscité par les médias. Evidemment, il n'était pas question que je me fasse initier comme certains ethnologues l'ont fait dans des sociétés exotiques, utilisant cette procédure pour valoriser leur carrière ; on imagine aisément la réaction que cela aurait provoquée si j'avais opéré de même ! Au contraire, mon attitude a toujours été de valoriser la distance maximale à l'objet, y compris lorsqu'elle doit déboucher sur des remises en cause du fonctionnement social. On gagne, me semble-t-il, tant sur le plan scientifique que du

point de vue de l'action, lorsque celle-ci s'impose à l'ethnologue, à dissocier les deux aspects : la recherche et l'action sociale. En fait, j'ai choisi de prendre pour objet un groupe marginal, mais si certains groupes marginaux bénéficient d'une représentation positive chez les intellectuels plutôt engagés, il en est d'autres – dont font partie les adeptes du Mandarom – qui eux, sont discrédités. Un peu comme s'il y avait des marges positives et des marges négatives. Les mystiques et les religieux en général bénéficient rarement d'une sympathie chez les intellectuels, sauf exception. Construire un objet d'étude dans les marges, fussent-elles perçues comme étant négatives, est non seulement légitime, car il n'y a pas connaissance inutile des faits sociaux, mais plus, souhaitable, dans la mesure où l'ethnologie peut parfois avoir une fonction sociale en apportant un éclairage singulier sur un groupe dont on ne sait rien d'autre que ce qu'en disent les journalistes et les partisans. J'ai donc construit mon objet comme il se devait, avec le maximum de rigueur et en écartant les préjugés ainsi que tout chercheur doit le faire au commencement d'une recherche (évidemment, car si l'on croit savoir avant d'avoir fait ce travail, ce n'est plus la peine de le faire, mais on risque alors d'écrire des choses infondées à l'instar de ce qui se passe à l'extérieur de notre discipline, notamment certains journalistes et auteurs à succès). Ayant écarté les prénotions – et ce ne fut pas aisé sur un objet comme celui-ci – je commençais ma recherche avec les outils classiques de notre discipline. Les collègues qui avaient connaissance de mon projet m'encouragèrent jusqu'à ce que je commence à parler de mon étude, notamment lors d'exposés en séminaire. Dès qu'ils constatèrent un décalage entre ce que je disais et ce qu'ils attendaient que je dise, en conformité avec les propos des médias, alors je fus suspecté de sympathie vis-à-vis des adeptes du Mandarom, c'est-à-dire d'une attitude inacceptable. Car en l'occurrence, ne pas attaquer est perçu comme une défense, la neutralité étant jugée comme un leurre, surtout ici, voire comme une falsification. Lorsqu'un groupe est stigmatisé comme l'est celui que j'étudie, il en résulte deux conséquences importantes pour la recherche. La première est que l'étendue des représentations dans l'opinion publique est concomitante de l'illusion de sa véracité. Plus l'image d'un groupe, ou une rumeur, est diffusée largement dans la société, plus elle est partagée, et plus elle donne l'impression d'être une vérité, évidemment sans que cela ne nécessite, hélas, de vérification objective. En l'occurrence, que la télévision tienne un discours récurrent sur le sujet – et la notion de récurrence ici est fondamentale – et cela tient lieu de « preuve ». Au contraire même, toute idée de vérification est bannie ! C'est pourquoi faire une recherche sur un groupe dont on prétend au premier abord savoir ce qu'il est, est une menace pour l'illusion de vérité à laquelle on tient. La seconde grande conséquence de la stigmatisation générale de son objet, c'est que cette illusion de détention d'une vérité sur le caractère malfaisant des adeptes du Mandarom, engendre un refus de tous les discours qui tendraient à dire autre chose. Car accepter un discours autre que le sien, c'est par le fait même accepter que l'on s'est trompé, voire que l'on s'est laissé duper. Ce qui n'est pas nécessairement facile à admettre par ceux dont c'est justement le métier de déconstruire le discours prêt à penser ! Nous sommes ici en pleine idéologie, ce qui se vérifie par l'incapacité à écouter, le moindre argument étant systématiquement rejeté avant même d'être entendu. Que ce phénomène se trouve être dans la société globale, ce n'est hélas pas nouveau et c'est même un des ressorts de son fonctionnement, mais qu'il soit installé au sein de la communauté des chercheurs est inquiétant et il me semble nécessaire de le dire. Lors de mes premiers exposés en séminaire, j'essayais des réactions d'hostilité. Ainsi, une de mes toutes premières interventions portait sur le renoncement et j'avais évidemment présenté ce qu'est le renoncement au Mandarom. Pratiquement aucune question n'a

porté sur le thème de mon exposé mais toutes eurent trait à la polémique sociale. S'intéresser au renoncement ou à la notion de prière chez ces mystiques, revenait à les considérer comme des hommes et des femmes presque ordinaires, dont on aurait voulu examiner les pratiques et les représentations, en d'autres termes, mettre en œuvre le sens critique en toute rigueur.

- 4 Des rumeurs me concernant ont alors commencé à circuler, répandues par quelques collègues malveillants et selon lesquels j'aurais été moi-même un membre de la secte du Mandarom (pour qui me connaît, la tentative est presque drôle sachant combien je suis porté sur l'ascétisme et sur le mysticisme !!!). Pourtant, quelques collègues m'ont dit avoir cru un moment à cette rumeur, en toute bonne foi. On constate ici la gravité et la puissance des rumeurs. Dieu merci, si je puis oser la formule, mon éloignement de tout système de croyances et du religieux en général, m'a aidé à repousser cette rumeur, mais si j'avais été croyant et connu comme tel, qu'en serait-il advenu ? Il aurait été plus aisé de m'accoler l'étiquette d'adepte, ce qui m'aurait valu un discrédit absolu.
- 5 Que des amis et connaissances non avertis aient émis des idées les plus folles sur moi parce que je menais cette recherche, n'est pas totalement surprenant. Mais de la part de collègues, dont le sens critique est au centre de leurs réflexions, ou devrait l'être, voilà qui a de quoi étonner !
- 6 Poursuivant mon travail, j'ai écrit normalement et adressais bientôt un article à une revue d'ethnologie. Après m'avoir adressé quelques demandes de remaniements habituelles (et dont certaines mériteraient en l'occurrence une analyse), la revue refusa l'article en me signifiant que faire l'ethnologie du Mandarom c'est très bien, mais insuffisant. Que fallait-il donc que je fasse d'autre que de l'ethnologie pour que l'on accepte mon texte ? Cet article portait sur les difficultés inhérentes à l'étude d'un objet sensible dont le Mandarom était un exemple concret et cette censure illustrait à merveille mon propos ! Un peu abasourdi par cette expérience, je rédigeais néanmoins un autre article sur la conception de la prière dans le groupe étudié. Ce texte faisait suite à un colloque sur ce thème et dont les actes devaient être publiés. C'est le conseil de rédaction des publications de l'université d'Aix-en-Provence qui, cette fois, allait me censurer en m'écrivant noir sur blanc dans un courrier, que ma rigueur scientifique n'était pas en cause ! Mais qu'est-ce qui était en cause et justifiait de faire fonctionner la censure, alors que le responsable de l'ouvrage était pourtant favorable à la publication de mon texte ? Dans le même temps, le projet, soumis à mon laboratoire de l'époque, de créer un centre d'études et de documentation des nouveaux mouvements religieux, était repoussé alors qu'un centre comme celui-ci aurait eu le mérite de répondre, au moins en partie, aux inquiétudes vis-à-vis de ces mouvements et dont la presse ne cesse de se faire l'écho, ou de les créer. Un projet de colloque devait aussi avorter, alors que j'avais acquis l'accord de principe pour leur participation d'une quinzaine de collègues, dont beaucoup étaient connus et reconnus, des sociologues des religions en majorité et parmi eux beaucoup d'étrangers. Le but du colloque étant de réfléchir à la manière de nommer ces groupes appelés communément « sectes ». On me fit comprendre courtoisement que ce colloque n'était pas opportun. Je rencontrais alors le président de l'université d'Aix-en-Provence qui me dit explicitement son hostilité à l'organisation d'une telle manifestation. Une collègue, sociologue des religions, fit un numéro spécial dans une revue ethnologique sur ces nouveaux mouvements religieux et me sollicita, puis refusa mon article. A la censure idéologique venaient s'ajouter ici des raisons plus personnelles relevant de problèmes de

territoire entre disciplines. Les censures se succédaient comme jamais je n'aurai pu l'imaginer auparavant².

- 7 Quelle n'avait pas été ma satisfaction de voir mon dossier de demande de détachement au CNRS classé second ex-æquo par la commission nationale 38 du CNRS, reconnaissant ainsi la qualité scientifique de mon projet d'étude du Mandarom. En outre, on le sait bien, pour faire de la recherche en étant en poste à l'université, ce n'est guère facile tant les charges pédagogiques et administratives sont lourdes. Le détachement est donc un moyen qui permet réellement de faire de sérieuses études pendant deux ans. D'autant que la situation s'est considérablement aggravée depuis la semestrialisation des enseignements. Un détachement est généralement renouvelé presque automatiquement, même s'il y a un rapport intermédiaire à fournir à la commission qui se doit de l'examiner. Du fait de retards administratifs, je n'avais eu que deux ou trois mois de travail et non une année pleine avant de devoir rédiger mon rapport d'activités, mais j'étais parfaitement confiant puisque la commission l'avait classé second sur le plan national. Or, en 1998 je reçus une lettre signée du président de la commission 38 du CNRS disant que mon projet manquait de distance. En outre, il me reprochait, au nom de la commission, une approche émique (ce que je conteste) et trop relativiste qui aurait pu banaliser les mouvements du type de celui que j'étudiais. En conséquence, la commission rejetait, d'une part, ma demande d'aide pour le colloque sur les sectes et d'autre part, le renouvellement de mon détachement, espérant sans doute me couper ainsi la possibilité de travailler sur cet objet. Si je m'oppose au relativisme culturel sur bien des plans, et plus particulièrement en ce qui concerne toutes les formes de rapports de domination, pour ce qui est des croyances, je l'accepte totalement. La raison en est simple : un ethnologue ne peut et ne doit pas juger le contenu des croyances (sur quel critère le ferait-il ?), il ne saurait se confondre avec un théologien ou un partisan d'une croyance ou d'une autre. Pour l'ethnologue, une croyance en vaut une autre, même si, possiblement, dans sa vie privée il peut évidemment avoir une autre opinion. Que dirait-on d'un chercheur qui classerait la religion des Mbuti par rapport au catholicisme ? Ce ne serait tout simplement plus un chercheur mais un croyant militant et la situation serait grotesque. Cela est impensable, c'est pourtant ce que me demandait la commission 38, embourbée dans l'idéologie. En effet, avec la question des sectes, nous sommes en permanence dans l'idéologie. C'est ainsi que n'importe quel argument glisse sans toucher la pensée des interlocuteurs, un peu comme c'était le cas autrefois lors de pseudos débats politiques avec les tenants de certains groupes. Que voulait-on dire en me demandant plus de distance ? Que j'adopte un point de vue dépréciateur des gens que j'étudiais ? Autrement dit, que la méthode ethnologique utilisée ailleurs ne pouvait l'être pour l'étude de ce groupe ? Ce qui me fut d'ailleurs précisé oralement. La méthode scientifique ne devrait donc pas être la même pour étudier les uns et pour étudier les autres ? L'hypothèse d'une criminalité du groupe étudié ne peut être un empêchement à l'étude : 1) il serait fort intéressant d'étudier des criminels en tant que tels ; 2) on ne peut affirmer qu'un groupe est criminel aux seuls dires des médias et sans preuve aucune. Les chercheurs ne peuvent reprendre à leur compte la présomption de culpabilité qui prévaut pour le Mandarom. Au contraire, l'attitude scientifique aurait été de souhaiter qu'une recherche objective soit menée sur le groupe considéré pour savoir enfin ce qu'il en est de la réalité. Que la critique s'exerce sur un projet et sur le résultat d'une recherche, est non seulement légitime mais nécessaire, puisque la critique constructive est le moteur du progrès de la réflexion. Mais que la volonté de ne pas savoir dicte une attitude n'est pas acceptable. L'idée sous-jacente qu'il existerait des objets tabous conduit à la pensée unique. J'ai la conviction que si j'avais

exposé l'étude du Mandarom sans dire qu'il s'agissait de ce groupe, en le présentant comme une population amérindienne ou africaine par exemple, c'est-à-dire en écartant toutes les prénotions qui fondent son image, mon étude aurait été accueillie avec ouverture, et le Mandarom aurait été considéré intéressant, tout comme son système de croyances. Il n'est pas nouveau que l'on accepte ce qui est loin et que l'on rejette la même chose (ou les mêmes êtres humains) lorsqu'elle s'inscrit dans le proche. Qu'un Dogon ou un Touareg soit évoqué par exemple, et un silence admiratif s'instaure souvent, mais si ce Touareg devient le balayeur de nos rues, alors il n'intéresse plus personne, d'ailleurs il n'a même plus son costume traditionnel ! Dans la proximité, il ne mérite plus nos attentions admiratives. Le folklore et le culturalisme ont peut-être encore trop de place dans notre discipline. Ce qui devrait nous interroger sur le statut de l'Autre dont nous sommes finalement, nous ethnologues, les spécialistes. Car en dernière analyse, les adeptes du Mandarom, par leur différence avec ce que nous sommes, sont aussi des Autres. Quant à savoir s'ils sont des Autres proches ou des Autres lointains, la question est complexe.

- 8 Je n'ai pas le sentiment d'avoir commis la moindre faute déontologique en menant ce travail à bien. Au contraire, j'ai l'impression qu'il me fallait braver les oppositions et les pressions pour mener cette étude à son terme et la publier. Mais dans le contexte actuel, ne pas attaquer une secte est considéré comme la défendre, et ce que l'on me reproche ce n'est pas de défendre le Mandarom, ce que l'on serait bien en peine de démontrer, mais c'est que je ne l'attaque pas. Autrement dit, que je ne fasse pas du journalisme plutôt que de l'ethnologie. Car était-il pensable d'affirmer qu'il y a des enfants enfermés au Mandarom alors qu'il n'y en a pas ? Je ne défends pas les intéressés, mais je dis ce que j'ai observé et c'est cette vérité qui les défend, pas moi. S'ils avaient effectivement enfermé des enfants, je l'aurais dit avec autant de vigueur bien sûr, et il est vraisemblable qu'on ne m'aurait pas reproché de les accuser. Un ethnologue ne peut tout de même pas inventer des faits pour coller à l'attente qu'on a de lui !
- 9 Pourquoi certains d'entre nous sont-ils prisonniers de la pensée unique ? Certes le contexte historique joue car nous ne sommes plus à la période où le sens critique régnait sur le plus grand nombre de productions. Mais il faut aussi considérer un élément inhérent à la méthode du chercheur. Faire une recherche, c'est se libérer des a priori, c'est avant tout se détacher du sens commun qu'il s'agit justement et en priorité de déconstruire, faute de quoi il n'y a pas de recherche. Celle ou celui qui fait ce travail, ne heurte pas ses collègues s'il tient un propos, même surprenant, concernant un rite dans une population exotique. Tout simplement parce que le sens commun ne s'est pas forgé sur cet objet, ou très vaguement. Lorsque j'ai annoncé, lors de ma précédente recherche, que les marins au long cours ne sont guère des aventuriers mais des hommes d'intérieur, cela a étonné mais sans grande conséquence dans la mesure où peu de monde s'intéresse aux travailleurs de la mer. Mais lorsqu'il s'agit d'une secte, le sens commun, constamment retravaillé par les médias, est fort étendu et se donne à voir comme la vérité. Le chercheur qui entreprend un travail dans ce champ doit lui-même commencer par se vider de toute prénotion, du sens commun et des idées reçues de la société globale. Or, pour ce faire, il faut du temps, cette démarche est difficile et demande une certaine humilité puisqu'il faut se dire « je croyais savoir quelque chose sur ce groupe et finalement, je dois me convaincre que je ne sais rien. Seule l'étude permettra de dire ce qu'il en est ». En ce qui concerne le Mandarom, cela m'a demandé de longues semaines. Et c'est cela que les autres n'ont pas fait, les collègues qui sont restés avec leur sens commun. Ils leur est difficile de faire confiance à un chercheur qui vient détruire ce qu'ils

croient, car là aussi nous sommes dans le registre de la croyance. Or, il est toujours plus aisé de s'accrocher à ses convictions que de les remettre en cause, c'est bien plus confortable. Ceci est d'autant plus facile que le chercheur incriminé est un simple maître de conférences et qu'il n'occupe aucune fonction de pouvoir.

- 10 Quelles sont les conséquences de ce que d'aucuns considèrent comme une sorte de délit épistémologique ? Nous avons vu ce qu'il en est dans le milieu des ethnologues, mais à l'extérieur de celui-ci, il est intéressant de noter que quatorze journalistes, ayant écrit, ou voulant le faire, ou ayant filmé un document relatif à mon travail, s'en sont vus empêchés par leur direction. Il s'agit d'un grand quotidien, d'hebdomadaires, de mensuels, de quotidiens régionaux, de chaînes de télévision, à forte audience ou plus modestes, etc., qui ont censuré leurs journalistes. Voilà enfin un fait qui devrait nous intéresser car il est au centre de la formation de l'opinion publique. Les plus réceptifs par contre à cette étude sont des protestants libéraux et des engagés politiques ou d'anciens engagés. Ces deux catégories ont en commun d'être particulièrement sensibles à l'esprit critique. Pour les protestants, la proximité de leur histoire douloureuse joue certainement – n'ont-ils pas été catalogués comme secte eux-mêmes –, en outre, il s'agit d'un groupe segmentaire et donc habitué aux scissions. Des groupements qui font partie de leurs rangs ont parfois été violemment stigmatisés et traités de sectes, hier l'Armée du Salut pour laquelle on n'eut pas de mots assez durs et qui ressemblent étrangement à ceux qui sont aujourd'hui destinés au Mandarom.
- 11 On notera que l'absence de connaissance sur le Mandarom amène paradoxalement à le stigmatiser, plus que les catholiques d'extrême-droite, ouvertement racistes (et le racisme est pourtant un délit), qui occupent illégalement depuis des années une église en plein Paris, à Saint-Nicolas du Chardonnet, sans qu'aucun maire de cette ville ne s'en soit offusqué (la procédure d'expulsion fut arrêtée en 1977...).
- 12 Un des dangers de la pensée unique dans ce domaine, pensée qui pénètre discrètement tous les milieux, c'est que secte rime avec stigmatisation et tentative pour leur interdire d'exister. Or, le grand problème c'est que ce n'est pas une chasse au délictueux, mais une chasse a priori, comme certains députés l'ont montré en voulant légiférer pour restreindre les libertés en vue de lutter contre les sectes. Mais comme la notion de « secte » n'a aucun contenu juridique ni sociologique, ce qui est confirmé par le rapport parlementaire sur les sectes, il est aisé d'y inclure beaucoup de groupes et d'individus. Les très nombreux groupes politiques qui fleurissaient dans les années soixante-dix ne pourraient plus exister aujourd'hui. Ils seraient catalogués de sectes, c'est-à-dire stigmatisés et empêchés autant que faire se pourrait. D'ailleurs, on commence à pouvoir lire dans la presse que l'on qualifie de sectes des groupes tout à fait hors du champ religieux. J'ai pu voir à plusieurs reprises dans les journaux que Lutte Ouvrière était une secte. Les arguments avancés tentaient de reprendre ce qui est supposé définir les groupes sectaires. Indépendamment de l'appréciation personnelle que tout un chacun peut avoir sur ce groupe politique, il est clair qu'il y a un danger évident à classer dans la catégorie **secte** un groupe lorsqu'on ne l'apprécie pas. La communauté de Longo Mai, créée dans les années soixante-dix par des contestataires (dont le fils d'une des fondatrices du PSU), a bien failli être considérée comme une secte. Or, il s'agit-là d'un groupe avant tout politique, resté fidèle à ses options philosophiques en faveur de l'alternatif. Car, qu'on ne s'y trompe pas, si cette tendance se développait, on aurait à faire dans peu de temps à une réflexion sur les moyens d'interdire ces groupes de trotskistes, ou plus généralement contestataires et d'autres, c'est-à-dire ce qui est hors du

politiquement correct, ce qui sort du consensus. On ne saurait cautionner de telles pratiques qui, si l'on n'y prend garde, vont s'étendre et toucher de plus en plus de groupes hors du religieusement correct.

- 13 En outre, tout ceci risque de dissuader les chercheurs de prendre pour objet ce qui ne fait pas consensus. Or il est éminemment souhaitable que de tels objets soient étudiés. Je reconnais que j'ai dû moi-même refuser deux directions de thèses sur ces objets sensibles, de crainte que mes doctorants ne puissent s'épanouir normalement dans la profession. Il est vrai que le résultat de ma recherche n'est pas très encourageant car, à ce que j'ai dit plus haut, viennent s'ajouter deux procès : l'un qui m'est intenté par le Mandarom et l'autre par un spécialiste de la lutte anti-secte dont j'ai cité une phrase publiée dans une revue, dans laquelle il disait qu'il avait été lui-même membre de sectes autrefois.
- 14 Si nous voulons que la discipline ne se contente pas d'étudier les broderies de tel hameau ou de se faire l'écho de ce que disent les médias, n'est-il pas temps de construire quelques barricades contre la pensée unique et insidieuse ?
-

BIBLIOGRAPHIE

BOURDIEU P., 1980. *Questions de sociologie*. Paris, Editions de Minuit.

DEVEREUX G., 1980. *De la méthode à l'angoisse dans les sciences du comportement*. Paris, Aubier.

DUVAL M., 2002. *Un ethnologue au Mandarom. Enquête à l'intérieur d'une « secte »*. Paris, PUF.

NOTES

1. Les résultats de cette recherche et des difficultés qui lui sont inhérentes ont été publiés dans Duval (2002).
 2. Cet article portait, à sa demande, sur les liens entre le Mandarom et le catholicisme. Il a été repris et complété dans le chapitre de mon ouvrage cité, intitulé « du christianisme à l'aumisme : pourquoi et comment ? ».
-

AUTEUR

MAURICE DUVAL

Université P. Valéry – Montpellier